



UN RETOUR AUX SOURCES ... ALAIN SCHNAPP

Alain Schnapp a fait des études d'histoire et d'archéologie à la Sorbonne, à l'EHESS et à l'Université de Nanterre. Professeur d'archéologie grecque à l'Université de Paris I, il travaille au centre Louis Gernet et à la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie de Nanterre. Ses centres d'intérêt portent sur l'iconographie du monde grec, l'archéologie du paysage et l'histoire de l'archéologie. Parmi ses ouvrages « Le chasseur et la Cité » (Albin Michel 1997) et « La conquête du passé » (Carré 1993, éditions anglaise, italienne, grecque et allemande, sous presse). Alain Schnapp a été « visting fellow » dans les universités de Naples, Pérouse, Princeton, Heidelberg, et Stanford ainsi que Getty Scholar à Los Angeles. Il a été le premier directeur général de l'Institut National d'Histoire de l'Art à Paris. – Adresse: Université de Paris I, Institut national d'histoire de l'art, 2, rue Vivienne, 75006 Paris, France.

Mon arrivée au Wiko n'a pas été simple ; pour pouvoir répondre à la cordiale sollicitation du Recteur et de Joachim Nettelbeck, j'ai dû me libérer des fonctions passionnantes mais prenantes de directeur de l'Institut National d'Histoire de l'Art. Seuls ceux qui ont fait l'expérience de la fondation d'une institution dans l'étrange marécage de la bureaucratie française et la désorganisation du système universitaire peuvent comprendre ce que cela signifie. Les universités ont été inventées pour transmettre le savoir, les bibliothèques pour offrir des livres aux lecteurs, les musées pour rendre leurs collections accessibles au public. Tout historien de l'art et tout archéologue savent cela, mais je ne suis pas persuadé que les personnes qui ont la charge de décider du sort de telles institutions en France en soient parfaitement conscientes.

C'est à Berlin dans les premières décennies du XIX^e siècle que de tels principes ont été formulés, c'est à Rome à l'Instituto di Corrispondenza Archeologica qu'ils ont été expérimentés pour la première fois. Sous la protection de Wilhelm von Humboldt et de l'ambassadeur von Bunsen, l'archéologue Eduard Gerhard, assisté d'une pléiade de savants européens et de mécènes, a jeté les bases de l'archéologie moderne fondée sur le triptyque : recherche, bibliothèque, musée.

A Berlin il existe deux témoins bien vivants de cette époque fondatrice, le Winckelmann Institut et le Deutsches Archäologisches Institut. L'un est abrité dans les bâtiments chargés d'histoire d'Unter den Linden, l'autre sous les frondaisons de la Podbielskiallee. Berlin, comme Londres ou Paris, a joué un rôle emblématique dans l'histoire de l'archéologie. Ce qui distingue la capitale prussienne, c'est son caractère universel, sa capacité à lier, grâce au DAI et au dynamisme de l'université, le monde académique, les bibliothèques et les musées qui sont les piliers de l'archéologie au sens moderne du terme.

Ce séjour à Berlin a été pour moi comme un retour aux sources, une sorte d'observatoire qui m'a permis de prendre de la distance par rapport à ma discipline, de mieux comprendre où je me situais et de définir le projet de recherche que j'avais entrepris. Pour une réflexion de ce type, le Wiko est un lieu privilégié, incomparable parce qu'il est implanté au cœur de la cité, qu'il crée ses propres effets de sociabilité, et qu'il est à mi-chemin de l'île au musée et des collections de Dahlem. Hormis la bibliothèque Warburg à Londres, je ne connais pas d'endroit qui se prête mieux à l'exercice de la recherche dans le domaine des sciences de l'homme. Par la grâce de la bibliothèque virtuelle imaginée par Gesine Bottomley tous les savoirs du monde semblent à portée de main. Grâce au dévouement et à la parfaite organisation du service, les livres parviennent comme par enchantement au lecteur. Le Wiko a su faire du principe d'Ockham une règle d'économie intellectuelle : « entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem ». Tout est simple : Wallotstraße, l'accès à la documentation, les discussions, l'hébergement, et bien sûr le lien entre la ville et le monde ...

Les fondateurs du Wiko se sont consacrés à l'essentiel et, ce faisant, ils offrent le superflu. Clemens Heller qui a su ouvrir au monde la plupart des chercheurs parisiens en sciences humaines parlait avec passion de cette nouvelle institution qui naissait à Berlin. Nous avions jusque-là les regards tournés plutôt vers Munich, Heidelberg ou Tübingen. Son enthousiasme n'a pas été démenti par l'épreuve des faits. Il y a quelques années, un groupe d'étudiants de mon institut s'était employé à classer les nombreux chantiers de fouilles dont la fréquentation était nécessaire pour obtenir le diplôme final. Le classement allait des pioches aux truelles : quatre pioches pour les mauvais chantiers, quatre truelles pour les

chantiers d'excellence. Dans tout classement la monnaie de compte est bien sûr déterminante. Je ne sais pas si le Wiko devrait être évalué en stylets, plumes d'oie, stylos ou souris et il faudrait sans doute organiser un « Abendkolloquium » pour mettre cela au point ... Quoi qu'il en soit l'attribution de la plus haute distinction ne me paraît faire aucun doute.

A la suite de plusieurs années d'administration intensive, j'ai entrepris au Wiko de travailler sur l'idée des ruines. Dans un premier temps, j'envisageais une histoire des ruines du monde gréco-romain aux Lumières, mais j'ai bien vite compris qu'une telle histoire ne pouvait être que comparatiste. En Occident la ruine est entendue comme un symbole de permanence, comme ce qui reste quand le temps a fait son œuvre. Vieille certitude que rappelle l'existence des pyramides. Mais en Egypte même, dès le second millénaire, des voix se sont fait entendre pour suggérer que la mémoire vivante est plus solide que la mémoire morte. Les poètes affirment que ce qu'une bouche dit à l'autre est plus réel, plus sûr, plus efficace que ce qui s'inscrit dans l'espace, fut-ce une tour gigantesque, une pyramide aux arêtes étincelantes, un palais sans rival. La musique insistante et mélancolique des bardes et des poètes affirme que les mots peuvent remplacer les monuments et même les inscriptions, qu'ils sont plus solides dans la mémoire que les constructions les plus belles et les mieux appareillées. Les ruines, entendues comme la trace matérielle des hommes du passé, ne sont pas le privilège des grands empires de l'Orient ou des cités d'Occident. Elles représentent un des outils du nécessaire contact entre les générations, qui peut se concrétiser par des formes verbales, des écrits, des objets ou des monuments – voire l'association de quelques-unes de ces manifestations. La redécouverte, la sauvegarde, la destruction intentionnelles de ces traces du passé attestent dans toutes les sociétés de l'existence d'une conscience du temps qui s'enfuit, d'un désir universel de communication avec les générations précédentes. L'art Malangan de Nouvelle Ecosse, étudié l'an dernier au Wiko par ma collègue Susanne Küchler, est un mélange subtil de remémoration du défunt et de fabrication d'une sculpture votive. Ce rituel complexe s'épuise avec la cérémonie qui le consacre. L'objet une fois utilisé est abandonné pour la plus grande joie des collectionneurs et des musées.

Ma venue à Berlin s'explique certainement par mon désir d'explorer un lieu de savoir et de retrouver le son d'une langue qui est pour moi celle de l'enfance. Mon entreprise qui vise à écrire une histoire des ruines est périlleuse mais l'âge peut servir à quelque chose : « Wir begreifen die Ruinen nicht eher, als wir selbst Ruinen sind » (Heine).